

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Comprend du texte en anglais.

# LE FANTASQUE,

No. 2 du 3e Mois.

Prix : Quatre Sous.



JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut]

VOL. I.

QUEBEC, 1 NOVEMBRE 1837.

N° 13.

## POÉSIE.

### A MES AMIS DEVENUS MINISTRES. PAR BÉRANDER.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;  
Soyez ailleurs places, fairs et croix.  
Non, pour les cours D'en ne m'a pas fait naître ;  
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.  
Que me fait-il ? maîtresse à fine taille,  
Petit repas et joyeux entrelien.  
De mon berceau près de bémir la paille  
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune  
Pour moi, rim-ur, qui vis de temps perdu ;  
M'est-il tombé des miettes de fortune,  
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.  
Quel artican, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse  
M'a, plus que moi, droit à ce peu de bien ?  
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.  
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel un jour une extase profonde  
Vient me ravir et je regarde en bas ;  
De là mon œil confond dans noire monde  
Rois et sujets, généraux et soldats.  
Un bruit m'arrive, est-ce un bruit de victoire ?  
On crie un nom, je ne l'entends pas bien.  
Grands dont là-bas, je vois ramper la gloire,  
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,  
Combien j'admire un homme de vertu,  
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,  
Monte au vaisseau par tous les vents battu.  
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !  
Priaud de cœur pour tout grand citoyen,  
Mais au soleil je m'endors sur la plage ;  
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;  
J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart :  
Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;  
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.  
En vain on court où votre éville tombe ;  
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?  
La différence est toujours une tombe.  
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.  
A vos grandeurs je devais un salut :  
Amis, adieu ; j'ai derrière la porte  
Laisé tantôt mes sabots et mon intb.  
Sous ces lambris avec vous accourue,  
La liberté s'offre à vous pour soufite.  
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue ;  
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

## MÉLANGES.

### UN DUEL EN POLOGNE.

Quoique la Pologne soit courbée sous le sceptre des tzars, et que les lois sur le duel y soient extrêmement rigoureuses, le caractère belliqueux des Polonais l'emporte toujours sur des considérations d'un plus grand intérêt des quoi l'honneur est compromis. Les cachots, la misère, le bannissement dans les effrayantes solitudes du Kumschtka ne peuvent les faire manquer à ce qu'ils croient se devoir à eux-mêmes. Ils sont tête au malheur avec une constance héroïque. Pendant mon séjour à Varsovie, plusieurs circonstances m'apprirent à les bien juger ; sans les voir tout en beau, je suis au moins convaincu qu'ils valent infiniment mieux que leurs maîtres. Animés par le pur amour de la liberté, chérissant leur patrie et la voyant sous le joug, ce n'est assurément ni le courage d'esprit, ni l'impétuosité du cœur qui leur manquent pour la délivrer, mais des secours. En vain une constitution leur fut donnée, en 1814, par Alexandre, le droit de la force est le seul qu'on respecte. Contraint de ployer devant la volonté du grand-duc Constantin, le vice-roi Zucbouschek, n'a jamais été qu'un fantôme, une ombre de pouvoir ; enfin toute justice émane des Russes, il faut voir comment elle est administrée !

Les Polonais ennemis naturels des Russes, n'en souffrent donc la domination qu'avec une horreur mal cachée. Trop faibles, je veux dire trop peu nombreux pour s'en affranchir, ils tâchent au moins d'éviter avec eux les rapports de société, car de violentes querelles s'ensuivraient infailliblement, et les premiers n'auraient jamais gain de cause. Pourtant, malgré les calculs de leur prudence, il est arrivé quelquefois des événements tels que la modération n'a plus

été possible. Je vais en raconter un dont les résultats furent effrayants.

La chute de Bonaparte avait rendu à leurs foyers les militaires étrangers qui s'étaient attachés à sa fortune. Les Polonais furent licenciés d'abord ; on connaissait leur dévouement, leur enthousiasme pour celui qui les avait tant de fois conduits à la victoire : c'était une raison de les craindre, et d'ailleurs les traités spécifiaient leur nouvelle destination. Revenu depuis peu dans sa famille, un jeune officier des lanciers de l'ex-garde, encore souffrant de grave blessures, allait être dédommagé des maux de la guerre par les faveurs de l'hyphen : fiancé à l'une des plus belles personnes du pays, trouvant réunies dans sa per onné, toutes les qualités qui assurent le bonheur, il n'entrevoit qu'un avenir plein de charmes, quand une trame infernale vint le plonger dans les angoisses du plus violent désespoir. L'objet de son amour disparut, et rien ne put mettre sur ses traces, rien ne put faire imaginer ce qu'elle était devenue.

Trois mois s'écoulèrent en recherches inutiles. Les deux parents de la jeune fille finirent par supposer qu'elle s'était retirée dans un monastère éloigné. Inconsolables, mais plus tranquilles eux-mêmes, ils tâchaient de rendre l'espérance à celui qu'une telle perte accablait d'une douleur sans égale. Trop sûr d'être aimé de sa maîtresse pour la croire infidèle, connaissant assez les penchans de son cœur pour ne point adopter l'opinion qu'elle est préférée l'existence du cloître aux douceurs de l'union quo longtemps elle avait appelés de tous ses vœux, un affreux pressentiment lui disait sans cesse, à lui, qu'un infâme ravisseur la tenait en sa puissance. Aucun indice, pourtant, ne devait le faire soupçonner, mais il est une voix secrète par qui certains êtres ne sont jamais trompés. Le temps du carême arriva. Les 26

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut*

vois polonais consacrent ce temps à la pénitence et l'ont scrupuleusement confession de tous les péchés qu'ils se rappellent avoir commis. Une femme de chambre de la fugitive, dont on attribuait la tristesse à la plus louable sensibilité, fut forcée de révéler au prêtre la véritable cause de sa peine et des remords qui la tourmentaient. Elle avoua, qu'éblouie par l'or et les promesses d'un officier russe, très-riche et très-puissant, autant qu'effrayée par ses monies, elle avait fait prendre à la fille de ses maîtres un breuvage narcotique, afin de la livrer sans résistance à l'amour de cet homme qui s'était engagé, par serment, à la prendre pour épouse. Le prêtre n'entendit pas sans effroi une pareille déclaration. "Mon devoir, lui dit-il, m'ordonne de ne point trahir vos aveux, mais je ne puis vous absoudre. Si vous voulez mériter du ciel votre pardon, allez sur-le-champ vous jeter aux pieds de ceux que vous avez si cruellement offensés ; dites-leur votre crime, tâchez d'en obtenir miséricorde, fâites qu'ils retrouvent leur enfant, et Dieu, touché de votre repentir, ne vous maudira point ; mais si vous repoussez mes conseils, souvenez-vous que la damnation vous attend."

Une telle menace fit plus que la peur des lois et des supplices. L'image de l'enfer obsédant cette fille, elle exécuta l'ordre du prêtre, mais attendit, pour se déclarer coupable, la présence même de son suborneur. Depuis la paix, attiré dans l'hospitalière maison par les attrails de la jeune fiancée, celui-ci, voyant bien que rien ne pourrait la faire changer à l'égard de son rival, avait su cacher ses desirs et sa jalousie sous les dehors de l'indifférence. Parvenu au rapt qu'il projetait, il avait continué ses visites avec une assiduité, pleine en apparence, du plus tendre intérêt, et par une audace, une hypocrisie sans exemple, éloignait de lui jusqu'à l'ombre du plus léger soupçon. Un événement était, en effet, la retraite qu'il avait choisie pour sa victime, on y avait étouffé ses cris : c'est une si belle institution que les compagnies contemplatives !

(La fin au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, NOVEMBRE 7 1837.

Je sors très-peu souvent maintenant que le temps ne m'invente point du tout à flâner car j'y n'ai ni chevaux dans mon écurie, ni carioles dans ma remise. Je ne reçois presque pas de journaux vu que c'est trop coûteux. Je suis donc obligé de m'en rapporter à tous les on dit des flâneurs qui viennent me visiter, ce qui m'expose par fois à de graves erreurs car à dire vrai ce n'est que dans les grandes gazettes qu'on trouve la vérité pure, simple et sans fard."

Je n'avais rien à écrire ce matin et mes yeux cherchaient dans la rue quelque importun

avec autant d'anxiété que la jeune demoiselle le porteur de lettres. Il y avait long-temps que j'attendais en vain quelques nouvelles, et que lassé de bailler aux corniches j'allais m'écarter à forcer qu'ique bon men-ouge afin d'amuser mes bénévoles lecteurs, quand deux hommes vêtus en étoffe du pays s'approchèrent de moi en saluant du pied, et du chapeau :

— Bonjour co M'sieu. C'est-il pas, sans vous offenser, ici qu'est le papier qui dénomment le Fantastique ?—Oui, Messieurs. J demandez-vous la peine d'entrer, je vous prie.—Oh, je vous sommes ben obligé ; c'est que voyez-vous j'voudrions su procurer tous les timbres pour porter cheux nous parcequ'on nous dit que c'est un papier qui prend des deux bords et qui ne va pas à la rencontre de la religion comme ce Ribéral qui z'envoyont par les campagnes et qui est rempli de viperations contre nos curés et qui appelle les Américains sur notre territoire tandis que je me sommes assez ben battu à avec ben d'autres encore pour l'z'empecher de fourrer leur nez oussu j'n'on rieu à flâner. Mais, à propos, M'sieu c'est-il vrai qu'il y a déjà des révolutions au Montréal ?—Ah ben quand j'te dis que c'est pas ça Pierre, tu t'osasses à dire que t'as vu dans la gazette qui s'est passé des révolutions je te dis moi que c'est des révolutions qu'ils ont voulu t'imprimer parcequ'ils voient tu des révolutions ça ne se fait point comme on pense et moi j'en sais long là-dessus va ! J'ai-t-il pas vu la fameuse révolution de France v la septième de ça ?

— Quoi ! vous étiez à Paris dans les trois immortelles journées.

— Immortelles ? Ben obligé, immortelles ? C'en était ben des immortelles, s'il vous plait et des Gimures encore ; mais j'm'en vas vous raconter, ça moi ; parceque vous autres qui n'avez pas sorti de not Canada vous croyez que c'est facile à faire des révolutions ! et pis parceque ces diables de gazettes françaises veulent ben vous mettre dans le même brédà en disant que leurs révolutions sont immortelles, vous allez croire tout ça vrai comme goujon ! eh ben vous y fiez pas ! D'abord je vous dirai que j'eus t'un pilau et que dans ce tems-là j'étais apprentif, et en faisant ma première traversée j'allais au Jersey et pis rendu là je me remmarchai dans la tête que mon Grand Père était venu de Paris comme on m'avait dit et qu'il avait laissé là des frères et des parents qu'avions de belles terres ; je m'dis comme ça : c'est pas ben loin, rends-toi jusque là et prêtre que t'auras la bonne chance de rencontrer quelque petit enfant des frères de ton grand père et que tu pourras p'têtre passer quelque tems sur leur ferme. Pas plutôt dit, pas plutôt fait et m'y'ia dans une grande voiture qu'allait à Paris moyennant 15 piastres, tiré par six chevaux sur de beaux chemins avec des hommes à gilet rouges qu'étaient dessus. Un beau matin un des hommes dis : v'la Paris ! mets la tête dehors ah mon Dieu que j'me die c'est un grand bois qu'est en feu et prêtre bon que c'est la forêt de mon grand père ! mais j'étais-t'il bêta dans ce tems là ! Bref vers les midi on arrive, la première chose que j'vois c'est des hommes qu'en emportaient d'autres qu'étaient blessés et tués, pis à peine que j'fus descendu qu'ils vous prennent la voiture, la retournent, l'emplissent de roches et pis un vacarme de coups de fusils de coups de canon et pis les meublés qui tombaient de dessus les toits ! ah ça que j'me dis les français sont bon gais, benjoyeux à ce qu'on dit, mais j'veux bien que le di. me brûlé si je trouve rien de drôle à cette gaité-là !

Je vis dans un coin, un m'sieur qui me parut un petit brin plus tranquille que les autres, je lui demandai s'il connaissait quelques uns de mes cousins, il se mit à rire, puis à pleurer ; allons encore un de fou que j'me dis ! un petit homme qu'était tout près et qui tenait deux bras me dit : vous cherchez vos parents, jeune

homme ! eh bien les tyrans les ont fait massacrer ! courons ! suivez-moi, venez les venger ! et il me mettait dans la main un de ses sabres et j'rayants et il me tirait par le bras.—Je m'en vas, je m'en vas, m'sieur c'est-à-z-mais bah c'est-bon comme si j'étais chantant et v'la tout à coup que j'étais de jeunesse qui me venait, m'emmenant en chantant, en échant ; et puis des belles demoiselles qui venaient dans la rue et qui nous disaient courage chers sauveurs ! Ça commençait à m'éclancher tout ce train-là ; mais v'la-t'il pas qu'on arrive à une rue qui était barrière par des soldats, des canons, des cavaliers et pis mes déshinés qui se mettent à crier de plus belle, en avant compagnons ! vaincre ou mourir !—ah cié g-x j'avons pas eu le tems de m'gratter l'oreille quand un éclair me fait fermer les yeux et—brin !—Je me retourne, il n'y avait plus autour de moi que des bras, des jaupes et des têtes qui criaient encore. M'urons pour la patrie, pour la liberté ! Ça commençait à me vexer de voir tant de jolis enfants ben blancs, ben labillés, morte comme des cailloux ; et, voyant un soldat qui sortait d'une maison je lui flanquai le plus beau coup de sabre qu'il ait jamais vu de sa vie car il tomba raide sur les autres. J'avais ben demandé ce que c'était, bac, rien du tout et quand j'y pense, il me semble que c'est un rêve.

Dans ce moment je tombis évanoui et je ne m'éveillai que vers le soir au milieu de femmes et de petits enfants qui pleuraient, d'hommes qui juraient et d'autre qui chantaient c'te diable de chanson que j'entends quelque fois jour sur le piano quand je passe devant quelque maison du haut ah que je dis alors vous ne savez pas chanter ça en musique comme ils font à Paris et que le bon Dieu fasse que vous ne l'entendrez jamais chanter comme moi au son du tambour et des fusils ! C'est dans ce mit dont j'vous parle que l'on me dit que c'était la révolution qui avait eu lieu et que le peuple avait vaincu et qu'il n'y aurait plus de roi ; je suis resté quelques jours encore, mais vous pensez bon que ce n'était plus pour voir mes cousins parceque je vis ben que ça serait chercher une aiguille dans une meule de foin. Ça faisait pitié de voir tous les beaux arbres coupés, des belles maisons saccagées, de beaux messieurs et de braves gens blessés, de si belles dames affligées ; mais j'me disais c'est égal ils ont ben encore renvoyé leurs gonzmands et saintants de rois et reines et tous ces hommes qui vivent du sang du peuple à ce qu'on dit ; ils ont payé ça ben cher c'est vrai et ils ont ben répandu assez de sang pour nourrir cinq cents rois, mais c'est ben beau tout d'même qu'une révolution quand c'est fini. Mais à peine les morts étaient-ils enterrés, à peine les maisons b'anchies, à peine les larmes des mères et des sœurs séchées, à peine les blessures pansées que v'la-t'il pas qu'on-orie partout : vive le roi ! le roi des Français ! J'm'en revins ben sûr dans mon pays que j'trouvai ben tranquille ; et si quelque chose me chagrine c'est d'entendre dire partout : v'la la révolution qui vient ! comme si c'était une chose qui vienne toute seule ; il y a eu une révolution à Montréal mais il n'y a personne de tué comme si ça se pouvait se faire dans un pays oussu'il y a des soldats et des canons et de la poudre et des fusils et pis quand ça serait vrai et que les Canadiens s'agéreraient la bataille ce que j'ai ben de la peine à croire parcequ'on n'a pas de ces braves petits élèves de l'école polistéchénique qui ne ch'niquent jamais et qui vous tirent un canon comme un ancien guornadier, parcequ'on n'a pas de ces vieux sabres qu'ont servi et qui sont accoutumés à la coupure, parcequ'on n'a pas de ces beaux m'sieurs qu'ont la parole en bouche et si l'épée au poing en cas de chauffe, quand on aurait tout ça je crains ben qu'on ne soit après tout obligés de crier ; vive le gouverneur Papineau tandis qu'aujourd'hui, on est

## TRIBUNE PUBLIQUE.

MR. L'ÉDITEUR.

Voici long-tems que je suis le spectateur des peines d'un ami qui m'est d'autant plus cher que les liens de l'amitié qui nous unit se formèrent dans l'âge le plus tendre et n'ont fait que prendre de la force par la longue et constante intimité dans laquelle nous avons vécu jusqu'à ce jour. A une époque seulement de notre carrière une route différente parut devoir nous diviser en changeant notre manière de vivre, notre position relative et en accroissant le bonheur de l'un mais dont l'autre ne devait être que le témoin : mon ami se maria. La compagnie qu'il se choisit semblait faite pour entretenir auprès de son époux le bonheur, la quiétude et tous les charmes qui peuvent accompagner la vie conjugale et cette satisfaction même que je voyais régner sans cesse sur le visage de mon ami pouvait seule me consoler pour ainsi dire de la cessation momentanée de notre intimité. De longues années s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur domestique, sa famille s'accrut et il put encore avoir un souvenir des jeux et des plaisirs de sa jeunesse en partageant, en dirigeant ceux de ses propres enfans.

Rien n'est stable en ce bas monde et dans cette pensée seule je puis découvrir pourquoi le bonheur de mon ami s'est vu presque éteint par cela même qui devait l'augmenter, le perpétuer.

Depuis long-tems je le voyais sombre, rêveur ; il recherchait plus fréquemment ma présence aussi dus-je penser qu'il venait chercher auprès de moi ce qu'il ne trouvait plus chez lui ; je résolus de connaître le sujet de sa tristesse ; il me l'avoua sans peine : —

«Lorsque je me maria, je possédais comme tu le sais un assez beau patrimoine ; ma terre donnait abondamment nourriture aux troupeaux qui la couvraient, mes jardins et mes champs pourvoient avec superflu ma maison et ma table, je pouvais vivre tranquille, sur l'avenir en jouissant en paix du présent, je crus qu'il ne manquait à mon bonheur qu'une compagne pour le partager. Je la choisiss dans la classe moyenne afin que le travail auquel elle se livrerait avec plaisir vint la distraire des idées de luxe auxquelles elle eût pu s'abandonner, et que sa conduite laborieuse devint le premier exemple pour ses enfans et une loi pour nos serviteurs.

Durant les premières années de notre mariage, elle combla au-delà mes espérances ; mais depuis quelque tems, je ne sais quel vertige s'est emparé d'elle, et par imitation, de toute la maison.—Elle est tout-à-fait indifférente à ses affaires ; sa seule occupation consiste à faire des dessins, des devises, des motifs comme la jeune fille qui sort du pensionnat. Elle ne se lève qu'à midi et veut par conséquent prolonger ses soirées fort avant dans la nuit ; elle méprise les occupations du ménage et parait se trouver déplacée dans sa cuisine ; et, la même femme qui autrefois se plaisait à maintenir l'ordre, l'économie et la bienséance

dans sa maison ne fait retentir son salon que de ris immédiés, que de chants, que de danses. Les domestiques, afin de plaire à leur maîtresse sans doute, font de la cuisine l'écho du salon et je ne serais point étonné de trouver une broderie, une guitare, une miniature, à la place du balai, du chaudron et de la fustille. autrefois mes repas se trouvaient prêts à des heures réglées ; maintenant tout est changé : il faut implorer et souvent en vain, madame la cuisinière pour un diner brûlé ou mal cuit. Quand ma femme s'occupait des affaires de la maison, j'étais surpris à la fin de chaque mois, de la modicité de la dépense ; maintenant quo tout se trouve abandonné aux servantes et aux valets ; les objets destinés à ma table se trouvent dévorés par eux et leurs amis ; et les subsides de la semaine se trouvent plus élevés qu'on ne l'étaient auparavant ceux du mois. Mes deux filles au lieu de se livrer à de sérieuses études ou à d'utiles occupations imitent les folles de la mère et semblent se disputer l'honneur de me faire enrager et de me ruiner par leur extravagance ; tout ouvrage leur parait trop roturier, trop dur pour leurs mains délicates, aussi suis-je constamment obligé d'avoir l'argent à la main pour faire confectionner en ville ce qui n'était autrefois pour elles qu'une distraction. Mon revenu qui était suffisant pour nous entretenir dans une honnête aisance lorsque l'économie présidait à mon ménage ; ne peut fournir à tout le luxe et le gaspillage qui se sont emparés de ma famille. Si je risque une légère observation, une douce remontrance, on me rit au nez ou bien on se fâche, on pleure, on m'appelle tyran, avare, on boude et je suis obligé d'abandonner ma maison au pillage et de venir chez un ami chercher l'oubli des chagrins et des dégoûts dont m'abreuve une femme plus irréfléchie que méchante.

Voilà, Mr. l'Éditeur ce que m'annonce mon ami, chose que je n'osais jamais deviner et que le monde serait loin de soupçonner. Si je vous en fais part, c'est afin que cette femme puisse par la lecture de cette lettre, comprendre tout l'amertume qu'elle répand sans s'en douter sur les jours d'un époux qui ne fait consister son bonheur que dans celui de ses enfans et de celle qui leur donna le jour. Peut-être qu'elle comprendra la profondeur de l'abîme qu'elle creusa rapidement sous elle et sous les siens ; peut-être qu'elle fera un sérieux retour sur elle-même et qu'elle aimera mieux revenir à ses louables habitudes premières dont elle s'est écartée par étourderie plutôt que par de fâcheuses dispositions.

Ses enfans ne manqueront point non plus sans doute d'imiter leur mère ; l'ordre ramènera le bonheur avec l'aisance et la vertu ; et mon ami pourra comme autrefois destiner aux bienfaits, à la charité, à l'hospitalité, un superflu qui ne suffisait point à satisfaire le luxe et les plaisirs dont sa maison devenait le théâtre.

En insérant ce qui précède, Mr. l'Éditeur et en l'accompagnant des réflexions que vous jugerez propres à aider à la conversion de cette bonnemère votre journal qui inspire ordinaire.

ben maître de n'pas crier : vive le gouvernement Gosford, et pis si on ne réussit pas ! ein ! que deviendrons-nous quand nous aurons les soldats anglais dans nos campagnes, qui mangeront noi, butin tandis que les chevaux fouleront le grain qu'est en terre et mangeront et lui-là qu'est dans nos greniers ? Quant à moi j'avons vu des révolutions et si j'appréhende qu'outchou au monde, c'est qu'il ne veuillent s'amusser à faire ce qu'ils ont le diable au corps de vouloir appeler des trois immortelles journées parcequ'il n'y a pas du bon sens de vouloir faire dans le mois de Décembre une révolution de Juillet, vu qu'il fait trop frate, hé... hé... hé... hé... —Tu païles, tu parles... on voit ben que t'as de l'esprit, t'as vu du pays, mais j'm'en vas te faire une question...

—Bac, bac ne me parla point de tes questions, j'te dis que t'é... t'as, bête et qu'il y a rien z'à gagner avec vos tapageux, qui vont se rendre éclopés quand vous craïz qui sont à vos côtés et v'là déjà qu'on dit que l'arand. Papi-neau et l'arand Viger se sont échappés de Montréal pour ne point s'trouver en face de ces mauvais garnemens de canons et de sabre. Ein ! C'est i vrai M'sieur le foseur de fantaxie.

—T'as brau dire, t'as beau dire, les Canayens sont des braves et pis y se battront comme de vrais lions contre les anglais et j'veis si sûr de ça que j'm'en vas rester bon tranquille chez nous et j'a revienrai que quand la révolution sera finie parceque d'après ce que tu m'as dit ben des fois, c'est pas un ben agriable chose.

Un des électeurs de Mr. Besserer questionné sur la probabilité de sa rentrée en chambre répon dit il y a quelques jours : Craignez pas qu'on ne le réduze : depuis qu'il est en chambre c'est comme rien, on ne voit plus d'argent dur !

—Il est de mon "devoir envers le public" (comme disait le LIBÉRAL défunt à sa centaine de lecteurs) d'annoncer tout ce qui touche ses intérêts. Je dirai donc que les directeurs du LIBÉRAL ont failli CHASSER A COURS DE PIEDS Pierre Chasseur, le général-en-chef des apprentis imprimeurs.

Je ne garantis pas ce fait comme vrai car je ne le tiens que de lui-même.

Décidément le Libéral ne peut tenir longtems car, non content de voir à ses trousses le Clergé, le Canadien, le Fantasque, voici Robert Symes Ecr. qui se propose de le traiter comme il fait des malfaiteurs. Je n'approuve point ces violences pour ma part, et je crois qu'on eût du laisser le Libéral entre mes mains car il est beaucoup plus bête que méchant.

Une sybille moderne.—Croira-t-on que l'avertissement suivant inséré dans un journal de Philadelphie puisse attirer aucune pratique dans un "siècle aussi éclairé que le nôtre ?"

Chrysalomancie Madame Goodfellow, Secr. de la Grande Bretagne, informe les habitans de cette ville et des environs qu'elle est logée au no. 5 Wood Street; où elle répondra toutes questions raisonnables, relatives à toute affaire légale de gain, perre, mariages, amour, voyages etc. etc. Toutes communications doivent être affranchies.

# LE FANTASQUE

tant de goût, ne sera point sorti de ses attributs car il ramènera peut-être la joie dans une famille faite pour exciter l'envie plutôt que la pitié.

J'ai l'honneur, monsieur d'être,  
L'AMI D'UN PÈRE DE FAMILLE.  
Québec, Octobre, 1837.

\* \* \* Bon nombre d'articles et de communications omis faute de place.

## JOHN BULL'S CORNER.

### THE FANTASQUE.

When cank'ring grief ye breathing beauties  
[feels]

As warm tears, glist'ning, gem the face of woe!  
When sympathetic pangs your souls oppress,  
That from your tabernacles hence would go,  
'Midst beams of bliss ethereal to bask;  
Joy comes with fantasies of young Fantastique!

Oft to a mourning soul in heaviness,  
Like crackling pine, 'neath pots' on blazing fire!  
Is evit; though scorched by a mind,  
Brilliant as glowing seraphs might inspire.  
But if in sombre hour for jest ye ask,  
A sunbeam wings the wit of light 'Fantasque!

If the dark sides of life, of men, and things  
Sometimes ye glooming view: and who doth  
[not?]

And wish your onward, earthly destinies  
Were all unweild, be held endure'd, forgot;  
Bidding eternity, take off her mask;  
Poor prying souls, gaze on the gay 'Fantasque!

Or if ye be lone, melancholy ones,  
Too deeply musing o'er some heart-nurs'd  
[grief,

Some untold agony by mind endure'd  
With Laughter hold your sides. Here find relief.  
Fly not to reason-stealing spirit cask,  
Let your eyes gladden o'er the bright 'Fantas-  
[que!]

Are ye o'erburden'd on life's thorny way,  
Where shades of blighted hope, yet hov'ring,  
[mock,

Your anguish'd spirits in their sad career;  
Whilst callous men fine minds' vibrations  
[shock?]

Fall not, 'midst lightnings from a murder's  
[flask,  
Self-slain; but turn and breast. Read of life's  
'Fantasque!

If printers' "devil's", blund'ring, butcher us,  
Though scribes themselves can wound full oft  
[enough,

Ere hypercritics "gobble" sons of verse;  
Let's, as they gulping, cross, or, well feed'd, puff,  
Disdain to say we feel clay-clods burlesque,  
Pseudonyms' sighs oft veil a bard's 'Fantas-  
[que!]

When loit'ring Time, with folded arms, may  
[frown,

On a dull, tedious, low'ring, wintry day,  
Smile on his frowns, though he will sometimes  
[come,

Like guest unbidd'n and hosts off wish away  
But if to entertain him be a task  
Pat-a-tat-tat! Here comes your friend 'Fan-  
[tasque!]

ALFRED T. J. MARTIN.

### PAPINEAU!

Who, in his phrenzied factions zeal,  
Has gone too far;  
Deeming himself of Liberty  
The western star?

PAPINEAU!

Who to base passions, fierce, appeals  
"O! conquer'd men?  
Who dead hereditary hate  
Calls up again?"

PAPINEAU!

Who bids resistance to the law;  
Hero far too lax?  
For an executive police.  
Not o'en a tax.

PAPINEAU!

When Britain conquer'd, by the force  
Of matchless arms,  
Did she not Frenchmen bid return,  
And cease alarms,

PAPINEAU!

Did they not their election make  
'Nath her mild reign?  
For France then sent "to give the law"  
Despotic men,

PAPINEAU!

Who enterprise and capital  
Drives from the land;  
Whilst commerce looks on industry  
With idle hand?

PAPINEAU!

Unpopulated, desert, bush,  
Country's so poor!  
Of Emigrants the country's wealth,  
Let us have more!

PAPINEAU!

Who Britain's minister insults?  
Through him her Queen,  
With uncheck'd insolent disdain?  
Who has not seen?

PAPINEAU!

What subject else would dare to breathe  
Sedition through  
AA land of British valour won?  
Not long will you,

PAPINEAU!

A western star indeed thou art.  
Thy zenith's past!  
Thou'st shone but like a meteor's blaze.  
Thou'rt setting fast,

POOR PAPINEAU!

ALFRED T. J. MARTIN.

### A. B. C. D.

And pray who are ye?—Why really this is the most absurd thing in the world, to see the letters of the alphabet falling out with and abusing each other.—What will become of our National and Infant Schools? Can any rational being expect to force into a poor child's pate a compound so heterogeneous as A, B, C, D.—L, M, N & X, Y, Z. Could any one little head find room for so pugnacious an assembly as these? Nor are the little children alone in danger of defying in ignorance; the children of a greater growth are threatened with starvation as appears from an advertisement contained in a late paper and headed "British & Canadian School;" by which it appears that that institution is in a tottering condition in consequence of that Pure Patriot and Philanthropist, that saviour of his country Louis Joseph Papineau having withdrawn the "light of his countenance," from the teachers.

The columns of the *Morning Herald*—the little *Herald*—the so-called (by the lately deceased *Pindicator*) "insect print," are filled of late with nothing but John Bean and A, B, C, D, B, takes the lead and says a something somewhat [sometimes] to the purpose. A then, as taking Alphabetical Precedence fills part of a column with extracts from B, and some nonsense of his own. C then follows and extract.

from A and B, and adds some nonsense of his own and of other people indiscriminately. D, in his turn jumbles up the sayings of A, B and C, making thereto his own absurd additions, some of which to use an elegantly subtle tinctured phrase of his own, would disgrace a "china-sweeper." Last of all Mr. John Bean [as he tells us himself] serves up all this *fee-fum-fum*, as being passed under his editorial dictum: to the intelligent and honest subscribers to the *Morning Herald*; as a part of the "contributions to amuse our readers."

Now my maxim is "obsta principis" (O! that it were also Lord Gosford's!) and I have therefore from pure motives of Philanthropy taken to myself the remainder of the Alphabet excepting always A, B, C, D, who may be decent enough fellows in their way; and L, M, N & X, Y, Z, whose company I purpose most religiously to eschew, as being only fit for L. J. Papineau, J. T. S. Brown. This I have done in order to prevent any noodle-dooodle who does not know that "time is money," from continuing a literary warfare that threatens to become so serious to the rising generation and to prevent L, M, N's bumps of destructiveness from being called into active operation, (if possible) and thereby save the remainder of his alphabetic brethren, and the columns of the *Morning Herald*.

Now my Lord Gosford [having already used your name] I will just observe *en passant* that had my maxim also been yours; you would have obtained and merited the encomiums of all honest men, (for who excepting Charles Hunter or Charles Charland is jealous of any other?) You would instead of writhing upon a bed of thorns, now be luxuriating upon a couch of roses with your head reclining upon a pillow of fine down. Had my maxim also been yours my lord your late poet-companion Papineau would never have been able to number among his ranks the men he now does although by no means dangerous to your humble servant, to the Editor of the *Fantasque*, to the L. V. C. (I beg pardon I mean no part of the alphabet, but the LOYAL VICTORIA CLUB of Quebec, the DONIC CLUB (LOYAL & BRAVE DONIC CLUB of Montreal) or the LOYAL INHABITANTS of this country generally. The wise king Solomon said (and neither you my Lord nor I are either kings or wise men.) "He that spurs the rod hates the child." Let us then, even now profit by this old fashioned wisdom, and believe me it is not yet too late; although the alphabet is in a state of rebellion; and the bipeds of creation have become pugnacious because left to the impulses of their own unruly passions, eye and although the very curs are tainted with rebellious principles and bark at her Majesty's, loving loyal subjects as they pass along the streets, when they do not meet your Lordship or your "fidus" the hon. Mr. Debatzsch in their perambulations, much less be found in your company. Ponder all these things in your heart o my Lord and remember my maxim "obsta principis;" the maxim of Poor Richard "for want of a nail the Shoe was lost &c;" the maxims of the wise king Solomon, "spare not the rod" and a word to the wise is enough; and the advice above all of your Lordship's and the Public's most

Obedt. Servt.

E F G H I K . . . O P  
Q R S T U V W . . . &c.

"A GREAT GAIN, BEHOLD" in my next.

IMPRIMÉ PAR LE *Editeur en Chef* PAR  
JOHN CHAMBER-LENT  
*Nippen-en-Chef.*